

Germain AYACHE

**Les origines
de la guerre du Rif**

(1909-1921)

Deuxième partie

Thèse
soutenue devant l'Université de Paris I
en juin 1979

CONCLUSION

Ce fut à l'aube du 1er juin 1921, que les guetteurs de la harka aperçurent, du Jebel el Qama, une force ennemie s'installant face à eux, cinq kilomètres à l'est, sur la hauteur de l'Ouberrane, piton dont seul, les séparait, le lit à sec d'un affluent de l'Amekrane.

D'Anoual, en effet, une colonne, forte de 1.500 hommes, était partie de nuit, et, passé l'Amekrane, était montée par le versant caché, en pente douce, de ce piton, jusqu'à son objectif où elle se profila dès la première lueur du jour. Edifiant aussitôt une enceinte de pierres surélevée de sacs de sable et précédée de barbelés, elle put, avant midi, se replier en ne laissant sur place que 250 hommes, la plupart marocains, avec, comme Espagnols, l'encadrement et les servants de quatre pièces d'artillerie(1).

Venu de Melilla pour assister à cette belle opération qui, prenant la harka par surprise, la plaçait sous le feu des canons, Silvestre eut donc tôt fait de repartir après avoir, par télégramme, lancé à Berenguer la nouvelle du succès. Mais de retour dans la soirée à Melilla, ce fut pour y trouver lui-même une dépêche qui l'attendait: elle annonçait la perte d'Ouberrane(2).

Comment s'expliquait donc l'effarante nouvelle?

En l'absence de leur chef, Si Mohand, descendu à Ajdir dans le secret dessein d'y attendre Azerkane, les combattants rifains avaient pris sur eux-mêmes de passer à l'action. Le

demi-millier d'hommes dont ils étaient formés, se scinda en trois groupes dont deux, postés sur des hauteurs, à l'ouest et au nord d'Ouberrane, couvriraient de leurs feux le troisième, qui livrerait l'assaut par l'est. La mise en place effectuée discrètement, ils n'attaquèrent qu'après quinze heures, quand le repli du gros de l'adversaire n'eut laissé face à eux, que les seuls défenseurs restés en position. Mitraillés d'un côté et assaillis de l'autre, ceux-ci ne purent, malgré l'usage de leurs obus fusants, briser la dernière vague qui déferla sur eux. A dix-sept heures, tout était terminé. Vingt artilleurs avaient pu s'échapper, avec une cinquantaine de mercenaires rifains. Le reste, cent cinquante hommes et tous les officiers, était tué ou porté disparu(3).

En évoquant plus tard, cet épisode qu'il qualifie de douloureux et regrettable, Berenguer cherchera à en réduire les proportions. Ce ne fut, dira-t-il, qu'un accident comme en connaissent toutes les guerres coloniales, mais on a tort d'y voir, comme c'est souvent le cas, l'annonce du grand effondrement qu'il précéda de peu(4).

Ce point de vue n'est en rien convaincant. Car s'il est vrai qu'au moment d'Ouberrane, nul n'aurait su prévoir jusqu'où les choses iraient, il ne fait aucun doute, à l'examen du cours suivi depuis, par les événements, que c'est là où l'on doit situer le tournant.

C'est l'Espagne jusque là, qui menait l'offensive. Et même s'ils évoquaient ici ou là, le risque de combats pouvant causer des pertes, Silvestre et Berenguer n'y croyaient plus vraiment. Ou tout au plus, ils n'y voyaient qu'un léger

supplément au prix d'une victoire que déjà ils tenaient. Dans les tribus aussi, l'Espagne paraissait désormais invincible. Voilà pourquoi les tribus de l'arrière, Beni Saïd et Beni Oulichek, s'étaient pliées et supportaient le joug. Et vers l'avant, le même esprit retenait les tribus Beni Touzine et Tamsamane, ainsi que d'autres, bien au delà, d'accorder leur soutien à la harka de Jebel el Qama. C'est tout cela qui, dans l'instant, fut renversé par le coup d'Ouberrane. Que l'on ait pu, avec quelques fusils, venir à bout des canons espagnols, voilà qui fut, à travers tout le Rif, perçu comme un cri de réveil.

Si confiant jusque là, Silvestre eut bientôt fait d'y porter attention:

"Pour le moment, opinait-il déjà, le 4 juin, la
"perte d'Abarran contrarie la poursuite du plan prévu
"en direction de Quilatès (aux portes d'Alhucemas). Car,
"première conséquence - et je l'avais prévu - à la tri-
"bu Beni Ouriaghel s'est ralliée celle des Beni Touzine.
"Ce qui va, à coup sûr, causer la défection des frac-
"tions Tamsamane considérées comme nos alliées, avec
"répercussion probable parmi les Beni Oulichek. Il faut
"y ajouter que l'occasion n'a pas été donnée de vérifier
"... le degré de confiance à accorder à ces déclarations
"de totale adhésion qu'on nous prodigue chez les Beni
"Saïd"(5).

A son tour, Berenguer, accouru de Tétouan aux nouvelles, fut d'accord avec lui pour conclure "qu'à l'heure où l'ennemi mobilisait et possédait un moral élevé, tout mouvement

Dans la zone occupée, les commentaires allaient bon train. Chez les Beni Saïd où l'on avait, six mois plus tôt, ouvert les bras devant l'envahisseur, on déclarait tout haut le grand plaisir qu'avait produit la nouvelle d'Ouberrane. On observait que c'était là presque l'endroit où, treize années plus tôt, l'armée de Zerhouni avait connu l'échec avant de refluer, en grand désordre, sur ses bases de départ. Et le même sort était prédit à l'armée espagnole. Aussi, se hâta-t-on d'écrire à Si Mohand pour le prier de retenir ses coups contre ceux des Beni Saïd que l'ennemi avait pris de force dans ses rangs, mais qui allaient saisir la première occasion de se retourner contre lui(13).

Très vite, le résultat de cette fièvre universelle se dessina sur le terrain. Déjà, le lendemain de leur premier combat, les vainqueurs d'Ouberrane, ou une partie d'entre eux, avaient surgi en plaine et, de leur propre chef, mais grossis d'éléments Tamsamane, s'étaient portés sur Sidi Driss, position avancée de Silvestre à l'embouchure de l'Amekrane. Inaugurant d'instinct une tactique qui deviendrait la règle, ils tiraillèrent le jour durant, puis attendirent la nuit pour monter à l'assaut. Ils y allèrent trois fois et, malgré les canons d'un vaisseau qui opérait du large, ils étaient parvenus à traverser les barbelés quand soudain, à trois heures du matin, ils cessèrent le combat(14). C'est que, loin de chez eux, les Beni Ouriaghel étaient pressés de s'en aller pour passer en famille la nuit suivante, la vingt-septième de Ramadan, sacrée pour ces bons musulmans(15). Leur fol exploit n'avait donc rien donné. Il amorçait pourtant la courbe renversée de la nouvelle situation. Car si la veille encore, c'étaient les Espagnols qui se poussaient chez les

Rifains pour leur prendre Ouberrane, ce jour-là au contraire, les Rifains accouraient pour les braver chez eux.

Le nouveau cours se confirma quand la harka eut retrouvé son chef. De Jebel el Qama, Si Mohand fit descendre sa troupe jusqu'au bord même de l'Amekrane, à Sidi Ismaïl où affluèrent les contingents(16). De là, franchissant la rivière, il s'installa en un lieu dit Amesaouro, cinq kilomètres sud-ouest du grand camp retranché d'Anoual, et tout en face d'une colline, Igheriben, qui en était la défense avancée(17).

Ce fut alors que, le 14 juin, les Espagnols surpris, virent s'avancer, en file indienne, une colonne interminable, vers le pied d'une colline, Sidi Brahim, où eux-mêmes, à jours fixes, envoyaient une garde pour protéger la corvée d'eau des défenseurs d'Igheriben. Quand, le surlendemain, la garde se présenta pour prendre position, l'adversaire lui barra le chemin. Malgré un dur combat et l'appui de renforts, elle fut contrainte de renoncer à sa mission. Pour ce jour-là et pour toujours, car les Rifains eux-mêmes, restés maîtres du lieu, se fortifièrent sur la hauteur⁽¹⁸⁾. De là, ils condamnaient Igheriben à dépendre, pour son eau, d'Anoual, comme elle en dépendait déjà tant pour les vivres que pour les munitions. Or, de Sidi Brahim, ils dominaient aussi le chemin encaissé par lequel tout cela lui venait. S'ils coupaient ce chemin, Igheriben était à leur merci. Et s'ils prenaient Igheriben malgré les secours d'Anoual, et sous le feu de ses canons, autant dire qu'Anoual serait lui-même noyé sous le flot conjugué de la levée en masse des tribus insoumises, et de la rébellion qui montait dans son dos.

C'est bien ainsi que tout se déroula, un mois plus tard, quand les Rifains eurent achevé de rassembler, d'organiser et d'entraîner leur monde et que, de tribu à tribu, les liens eurent été renoués de part et d'autre des lignes espagnoles. C'est donc Sidi Brahim dont la conquête portait en elle la chute d'Igheriben et la débâcle d'Anoual. Or, peut-on concevoir que les Rifains aient conquis Sidi Brahim sans la victoire brillante de la harka à Ouberrane, moins de vingt jours plus tôt?

On ne peut guère le concevoir non plus, sans le talent de l'homme qu'ils avaient à leur tête. Plus tard, Si Mohand écrira qu'il ne reçut l'investiture de commandant en chef qu'à la veille de l'assaut contre la position d'Igheriben, soit à la mi-juillet(19). Si sa mémoire est sûre, cela voudrait dire simplement que les tribus, arrivées une à une pour se joindre au combat, lui reconnurent alors conjointement, et dans les formes, l'autorité qu'il exerçait déjà en droit, depuis le Serment d'El Qama, entre ses frères Beni Quriaghel, et celle qu'il exerça en fait, dans les opérations, sur l'ensemble du front, dès les tout premiers jours qui suivirent Ouberrane. Comment douter de cette autorité de fait quand c'est à lui qu'on écrit nommément, même des tribus lointaines, avec les titres, tantôt de "Chef", tantôt de "Premier chef" de "l'armée qui combat pour la foi" ou de "l'armée rifaine"(20)?

C'est cette autorité d'un homme apte à saisir l'ensemble de la lutte qui, tout en stimulant l'initiative du combattant, sut bannir de l'action l'allure instable et capricieuse dont Sidi Driss avait été l'exemple. C'est elle qui,

s'imposant aux esprits et aux coeurs, en éviant la force, mit au dessus de tout l'union dans les tribus et entre les tribus, comme facteur décisif, avant même les fusils. C'est encore elle, l'autorité de Si Mohand, qui présida au choix génial d'un objectif tel que Sidi Brahim, point névralgique de la défense adverse d'où l'on prenait en quelque sorte, par les naseaux, le taureau espagnol. C'est elle enfin, comme nous le montrerons, mais dans un autre livre, qui, du sein du chaos où Anoual allait plonger le Rif, ferait surgir un nouvel ordre pour de nouveaux combats. Mais comment oublier que jusqu'au 1er juin, ladite autorité s'évertuait à préparer non pas vraiment la guerre, tenue pour insensée, mais un état de compromis, voire de complicité avec l'envahisseur, et que c'est Ouberrane dont le tonnerre réduisit ce projet à néant?

Ainsi, contrairement à l'opinion de Berenguer, c'est Ouberrane qui ranima dans tout le Rif, l'immense force populaire qu'avaient peu à peu engourdie la division, l'échec, le désarroi et finalement la peur. Comme par ailleurs, c'est Ouberrane qui brûla les vaisseaux de Mohammed ben Abdalkrim dont les tribus avaient besoin pour les unir et les guider au but, c'est donc bien là et en ce jour que, contre la mainmise de l'Europe triomphante, éclata cette guerre, la première de l'histoire, populaire, offensive et presque victorieuse: c'est là et en ce jour que commença la guerre du Rif.

+
+ +

Cette guerre surprenante, hors de rapport, à tous égards, avec le petit monde rifain, fera l'objet d'une prochaine étude. Quant à celle qui s'achève, et qui se proposait de décou-

vrir comment un fait si neuf pouvait avoir surgi du terrain archaïque de l'histoire marocaine, elle nous aura permis d'asseoir sur des bases historiques, ce qui jusqu'à présent, baignait dans la légende.

Dès le début, nous l'avons vu, des mythes s'étaient institués. Ils se sont par la suite, multipliés en se diversifiant suivant l'optique qu'on choisissait et le sens qu'on cherchait à donner à l'affaire.

On a d'abord tout expliqué par l'impéritie espagnole. Thèse plausible par référence au succès des Français, mais qu'infirmait déjà, le tour heureux de la conquête menée à l'ouest par Berenguer et la belle réussite de Silvestre lui-même jusqu'à la veille de son désastre. Thèse qui d'ailleurs - est-ce un hasard? - fut reléguée aux oubliettes quand, avec son équipe, Lyautey eut à son tour, connu le goût de la défaite.

On invoqua alors l'ingérence étrangère. Et là encore, la thèse trouva certain crédit en souvenir des tentatives germano-turques durant la guerre mondiale. Aussi, les Espagnols l'avaient-ils, quant à eux, adoptée dès leurs premiers déboires, accusant les Allemands d'avoir fourni au Rif, armes et instructeurs contre leur propre progression vers les centres miniers(21). Nous savons sur ce point, à quoi nous en tenir, pour avoir vu de près, quand les Allemands étaient présents vraiment, ce que fut leur échec à vouloir entraîner les Rifains sur des voies non rifaines.

Quant à Robert Montagne, qui condescend à situer dans les tribus elles-mêmes la "force redoutable" sur laquelle

buteraient Espagnols et Français, mais qui s'empresse de n'y voir qu'un effet du vieux "rêve de "siba" dans lequel (ces) tribus cherchent spontanément... le remède de leurs maux"(22), nous connaissons sa thèse et avons vu déjà ce qu'on peut en penser.

A vrai dire, plus qu'au mythe, c'est à la mystification que cette thèse s'apparente, comme les deux précédentes, par le besoin qu'on y perçoit de refuser la vérité. Dans le Rif au contraire, c'est un mythe authentique que l'on a vu fleurir, en réponse au besoin d'une conscience naïve forcée de s'orienter dans une situation complexe qu'elle ne saurait analyser. Dans les schémas très simples qu'il fallut dessiner, ce fut le chef, selon l'usage qui devint le symbole désignant tout l'ensemble. Pour le gros des Français, c'est le coup d'éventail et la casquette du Père Bugeaud qui occasionnent ou représentent toute la conquête de l'Algérie. De même chez les Rifains, tout aura commencé par une querelle de Si Mohand avec les Espagnols quand il vivait chez eux. Une tradition le montre instituteur à Melilla et projetant son encrier à la figure du directeur. Une autre en fait, à Malaga, un lieutenant de l'armée espagnole giflant son capitaine qui l'avait insulté. Enfin, selon une autre qui n'est pas la dernière, c'est Silvestre, à l'inverse, qui l'aurait souffleté(23).

Mais il ne s'agit là que des tout premiers mythes, ceux d'une époque où plus personne ne s'offusquait de la présence passée de Si Mohand à Melilla. Si nombreux étaient ceux, comme lui, qui combattaient résolument les Espagnols après les avoir bien servis! Or, avec les années, un tel état d'esprit est devenu inconcevable. Car chacun désormais se figure, dans

un Maroc redevenu indépendant, que jadis, tous les coeurs brûlant d'un feu patriotique, n'acceptaient d'autre lieu de rencontre avec l'envahisseur, que le champ de bataille. Dès lors, qu'allait donc faire à Melilla, celui qu'on tient à juste titre, pour le premier des combattants qui défièrent l'impérialisme?

C'est en réponse à la question qu'est née une nouvelle mythologie dont un Ahmed Bou Ayyachi ou un Mohammed Salam Ameziane se sont depuis, faits colporteurs(24). Ces auteurs nous apprennent que si le cadi Abdelkrim et son fils Mohammed ont frayé de bonne heure avec les Espagnols, ce fut dans un esprit de vigilante prévoyance, pour sonder leurs desseins et s'initier aux formes de combat qu'il s'agirait, le jour venu, de retourner contre eux. Autrement, dans le Rif, le cadi Abdelkrim avait toujours porté le rameau d'olivier dans les conflits internes des tribus! Quant à son petit Mohammed, prodige qui citait 16.000 vers de mémoire, il s'était, à six ans, mis de lui-même à creuser des tranchées en prévision de la menace qu'un jour l'Espagne ferait peser sur son pays. A seize ans, il tançait vertement la pacha de Tétouan qui, en servant un maître indigne, Abdelaziz, aidait les progrès des chrétiens. Plus tard, à Melilla, il ne fut pas non plus, pour ses hôtes espagnols, un résident de tout repos. Un jour, il provoquait en discussion publique, le jeune Silvestre, son futur adversaire, dont on ne sait par quel miracle il était déjà là. Ou bien, une autre fois, entré avec son père dans le bureau de Marina, il refusait la main que lui tendait le général, et celui-ci de s'exclamer, séduit par tant d'audace: "C'est un petit qui défiera le ciel"(25).

La liste est encore longue de ces traits édifiants. Mais telle quelle, elle suffit à montrer le fantastique des traditions orales, et l'absolue nécessité pour l'historien, de replonger lui-même jusqu'au niveau des faits pour les toucher du doigt en adaptant d'ailleurs sa vue à la lumière des profondeurs. Rétablie à ce prix, la vérité est plus complexe et bien sûr, en tous points différente. Le cadi Abdelkrim et son fils Mohammed ont été de loyaux serviteurs de la cause espagnole et, presque jusqu'à la conflagration, nul n'a contrecarré plus efficacement, ni de façon plus clairement consciente, l'effort des résistants rifains. En s'en tenant pourtant à Mohammed, le fils, car c'est lui seul qui restera en scène, et si paradoxal que cela semble à nos contemporains, c'est en pensant à son pays qu'il avait fait son choix. Il était patriote, et son patriotisme n'avait pas les couleurs enfantines dont l'ont paré les traditions citées. Ce n'était pas non plus cet on ne sait trop quoi qu'on se plaît à nommer "protonationalisme". Nullement archaïque, il s'épanouissait en des concepts étonnamment modernes de nation, de progrès, de liberté d'esprit et de démocratie que pourraient bien lui envier ceux qui depuis, se sont nommés "nationalistes". Le sentiment avait déjà en lui, engendré la doctrine.

Mais il se trouve que la doctrine avait sa force et sa faiblesse. Sa force était la volonté d'indépendance qu'une histoire millénaire avait irréductiblement fichée au coeur de tout un peuple, et dont elle-même, cette doctrine, n'était que l'expression. Sa faiblesse était celle d'une élite qui ne pouvait pas encore soupçonner la force que recèle la volonté d'un peuple, et que fascinait au contraire, la toute

puissance européenne. D'où le dédain pour la lutte populaire, voire son rejet et sa persécution lorsque spontanément, elle-même se déployait, et d'où inversement, cet imprudent recours à l'aide empoisonnée que seule, à cette époque, pouvait fournir l'Europe des colonisateurs. Et il faudra à Mohammed ben Abdelkrim un long apprentissage des forces populaires pour se convaincre par degrés, que même en vue de leur seul bien, il ne pourrait ni les forcer, ni s'en servir, et que c'était donc lui qui devait les servir. Alors, soudain, à grandes enjambées, il ira de l'avant vers l'idéal que jusque là, il n'avait fait que caresser.

Voilà qui donne à réfléchir lorsque, taxant de primitif le refus spontané des larges couches populaires en face du colonisateur, on l'imagine voué à la stérilité tant qu'un pollen d'idées modernes butiné çà et là par des cerveaux de choix n'est pas venu le féconder et faire mûrir ce fruit qu'on nomme enfin "nationalisme". L'exemple de Mohammed ben Abdelkrim ne doit-il pas nous inciter à renverser les termes, ou tout au moins à les équilibrer, en constatant l'inanité de ses idées pourtant modernes avant que, s'imposant à lui, la lutte des Rifains, spontanée, populaire, ne leur eût donné corps?

Son exemple est aussi des meilleurs si l'on cherche à comprendre quel rôle tiennent les masses et quel rôle tient le chef aux heures de mutation qui jalonnent le progrès de l'histoire. Car même avant de réserver un autre livre à son récit, nous risquons d'être cru si, annonçant la guerre du Rif, nous disons qu'elle n'aurait jamais eu, sans Mohammed ben Abdelkrim, les dimensions qu'elle a connues. Mais com-

ment, à l'inverse, oublier - et cela tout au moins a été démontré - que s'il n'avait tenu qu'à lui, cette même guerre du Rif n'aurait jamais eu lieu? A l'heure où elle se déchâinait, lui négociait, et en sous-main, avec les Espagnols. Comment ne pas se demander si, lui présent à la harka le 1er jui,n, la bataille d'Ouberrane, qui a tout déclanché, aurait été livrée?

De toutes façons, l'affrontement qui dressa les Rifains contre les Espagnols puis contre les Français, n'a pas été le fait d'un homme, si forte qu'ait pu être sa personnalité, si ambitieux ou ardent patriote qu'on veuille, selon le cas, se le représenter. Il résulta directement de l'opiniâtre volonté des larges couches de la population rifaine, malgré l'obstacle d'une minorité dont Mohammed ben Abdelkrim et son père, le cadi, furent justement, et très longtemps, les figures dominantes. Mais ces Rifains n'étaient pas que rifains. Ils étaient marocains. Et nous avons montré que par delà le bout de champ qu'ils entendaient défendre, il y avait un peuple qui les avait, depuis toujours, faits musulmans, et un pays dont ils avaient la mission séculaire de défendre les côtes contre l'invasion des chrétiens. Contrairement aux apparences, la guerre qu'entreprenaient les seuls Rifains, n'allait donc pas être une affaire locale ou régionale. Ce serait un haut fait national, car c'est un peuple entier dont, en définitive, la volonté latente fut à son origine.

Voilà qui ne réduit en rien le rôle de Mohammed ben Abdelkrim dont le nom s'est depuis, identifié avec l'événement, même si par là, le thaumaturge qu'en avaient fait conjointement l'admiration des peuples et la colère des publicistes

européens, s'en trouve ramené au rang de ces humains qui ont marqué l'histoire de leur époque. De bout en bout, il a influencé le cours des choses. Il est vrai que ce fut tour à tour dans des sens différents ou franchement contraires, si bien qu'il le freina longtemps avant de le favoriser. Il est vrai que ce cours était né et existait sans lui, et qu'à s'y opposer, il faillit s'y briser. Mais il est vrai aussi que, se ressaisissant, il se mit d'abord à le suivre avant de s'y abandonner. C'est alors qu'entraîné dans le sens d'un courant dont il perçut toute la puissance et discerna la direction, il courut à sa pointe pour lui frayer la voie. Ce fut là son génie.

Beaucoup auraient sans doute aimé que l'historien se fût d'emblée, porté vers cette phase de sa carrière. Mais c'eût été au détriment du petit peuple des tribus qui, remontant infatigablement en scène depuis un demi-siècle, n'en redescendit plus depuis Mohammed Ameziane. De plus, l'évolution de Mohammed ben Abdelkrim fut celle de bien des Marocains de sa génération qui, fervents patriotes, mais éclairés sur la situation du monde et le destin qu'elle impliquait pour leur pays, s'abandonnèrent aux solutions de désespoir. C'est donc toute une époque quasiment inconnue que son cas nous permet d'éclairer, de comprendre et de juger plus équitablement.

Lui-même d'ailleurs, est en réalité bénéficiaire de ce jugement plus serein. Car rien n'est plus propice à voiler son renom que le silence embarrassé pesant sur son passé ou les sornettes d'un Salam Ameziane et d'un Ahmed Bou Ayyachi.

Enfin, qui pourrait affirmer qu'il aurait pu tenir le rôle qui fit sa gloire, sans les années d'apprentissage qui l'initiaient, dans les deux camps, espagnol et rifain, à ce qui en faisait la forces ou les faiblesses? Qui pourrait dire que sans la chrysalide, on aurait eu le papillon?

Quoi qu'il en soit, la mission de l'histoire est de faire la lumière. La chrysalide a existé, et le naturaliste qu'est aussi l'historien, ne pouvait pas se dispenser de l'observer avant d'en venir au dessin du papillon final.

NOTES DE LA CONCLUSION

- 1 - Rapport du général Picasso, in "De Anual..." "El Expediente Picasso", op. cit. pp. 314-320.
- 2 - Déposition du colonel Davila devant la commission d'enquête, le 16 août 1923, in "De Anual... Comision de responsabilidades...", op. cit. PP. 397-398.
- 3 - Télégramme de Silvestre à Berenguer, non daté, mais joint à un autre télégramme du 2 juin 1923, SHM, Com. de Mel. 1921, dossier 278.
- 4 - "Campanas en el Rif...", op. cit. p. 34.
- 5 - Télégramme de Silvestre à Berenguer, le 4 juin 1921, SHM, Comandancia de Melilla, 1921, Dossier 278.
- 6 - "Campanas en el Rif...", op. cit., p. 39.
- 7 - Ibid^e p. 42.
- 8 - Télégramme d'Alhucemas (Nokour), à Melilla, le 8 juin 1921, pièce communiquée par le colonel Riquelme à la commission parlementaire d'enquête, in "De Anual... Comision..." op. cit. p. 226, et télégramme de Berenguer à Melilla, le 7 juin 1921, SHM, Comandancia de Melilla, 1921, dossier 278.
- 9 - Télégramme du Commandant de Dar Drius à Melilla, le 15 juin 1921, communiqué par le colonel Riquelme à la commission parlementaire, même réf. que note 8, p. 229.
- 10 - Télégramme du 8 juin 1921, cité note 8.
- 11 - Lettre non datée, mais adressée avant le 15 juin à Si Mohand, de chez les Beni Mellul, et tombée aux mains des Espagnols le 1er juillet, SHM, Mel. II, 2, 119.
- 12 - Lettre adressée à Si Mohand le 3 choual/1339/10 juin 1921, de chez les Beni Bou Yahi et également parvenue aux mains des Espagnols, SHM, II, 2, 120.
- 13 - Information d'Ahmed Haddou Ali des Beni Saïd fournie

- le 14 juin 1921, document déposé par Riquelme devant la Commission des Responsabilités, "De Anual...", op. cit. p. 228.
- 14 - Rapport télégraphique de Silvestre à Berenguer, le 3 juin 1921, SHM, Comandancia de Melilla, 1921, Dossier 276.
- 15 - Témoignage de Chaïb Afellah recueilli en décembre 1973 par Youssef Souiqui, pour l'auteur.
- 16 - AZERKANE: "Ad Dill...", op. cit. pp. 37-38 du manuscrit.
- 17 - Télégramme cité note 9.
- 18 - Rapport Picasso, "De Anual..." op. cit. pp.320-322, et "Campanas en el Rif...", op. cit., pp. 46-47.
- 19 - Mémoire de la Réunion, "Le poste d'Igheriben".
- 20 - Lettres citées notes 11 et 12.
- 21 - "El Diario Universal" et "El Tiempo", cités par "Le Temps" du 27 juillet 1921.
- 22 - "Les Berbères et le Makhzen...", op. cit. p. 416.
- 23 - Traditions recueillies par l'auteur.
- 24 - Les ouvrages de ces auteurs sont cités dans la bibliographie.
- 25 - AMEZIANE: "Abdelkrim....", passim.